



**HAL**  
open science

## Filles de Rousseau ?

Nicole Biagioli

► **To cite this version:**

Nicole Biagioli. Filles de Rousseau?: Botanique et émancipation des femmes au XIXe siècle. Jacques GUILHAUMOU, Karine LAMBERT et Anne MONTENACH. Genre Révolution Transgression, Presses Universitaires de Provence, pp.51-61, 2015, PENSER LE GENRE, 978-2-85399-990-8. hal-03154412

**HAL Id: hal-03154412**

**<https://hal.science/hal-03154412>**

Submitted on 28 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article publié dans **Genre Révolution Transgression** (Jacques GUILHAUMOU, Karine LAMBERT et Anne MONTENACH, dir.), Presses Universitaires de Provence, Collection PENSER LE GENRE, 2015, pp. 51-61, ISBN : 978 2 85399 990 8

fichier auteur

Nicole BIAGIOLI

Université de Nice, I3DL, EA 6308

## Filles de Rousseau ?

### Botanique et émancipation des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle.

#### Introduction

Dans la théorie de l'éducation de Rousseau<sup>1</sup>, la botanique occupe une place à part. Le jardinage est pour lui une métaphore de l'éducation naturelle (« on façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation<sup>2</sup> »), et l'herborisation un exercice qui permet de passer de l'observation à la catégorisation<sup>3</sup>. Dans ses *Lettres sur la botanique* (1771-73), il forme M<sup>me</sup> Delessert aux rudiments de la botanique pour qu'elle les enseigne à sa petite fille. Un progrès depuis *Émile* (1762) dans lequel il limitait sérieusement l'accès des femmes à la spéculation (« C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire au système. La femme a plus d'esprit, l'homme plus de génie, la femme observe et l'homme raisonne »<sup>4</sup>).

Sophie, la future compagne d'Émile, n'est éduquée qu'à tenir son ménage : « Ce que Sophie sait de mieux et ce qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin ce sont les travaux de son sexe »<sup>5</sup>.

Par la suite, les rapports des femmes et de la botanique n'ont cessé d'être ambivalents, celle-ci se révélant tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle un facteur de marginalisation autant que d'émancipation culturelle et professionnelle.

La première partie de notre étude est consacrée à la formation botanique des femmes dans le prolongement de l'éducation rousseauiste, et à son contrat : donner une authentique formation scientifique sous le couvert d'un badinage mondain, pour n'effaroucher ni les femmes ni surtout les convenances sociales.

---

<sup>1</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, Édition thématique du Tricentenaire, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 2012.

<sup>2</sup> *Émile*, I, *Œuvres complètes*, VII, Écrits pédagogiques, 1, p. 310.

<sup>3</sup> Voir l'entrée « Botanique » par H. Cheyron dans le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 2006, p. 93-107.

<sup>4</sup> *Émile*, V, *Œuvres complètes*, VIII, Écrits pédagogiques, 2, p. 874.

<sup>5</sup> *Émile*, V, VIII, Écrits pédagogiques, 2, p. 884.

La seconde partie retrace l'évolution du positionnement professionnel des femmes botanistes, depuis les ouvrières façonnrières de fleurs artificielles et les auteures de keepsakes victoriens jusqu'aux premières professeuses dans les écoles d'art et les universités.

## Rousseau, la botanique et l'éducation des femmes

De l'intérêt de Rousseau pour la botanique, on a surtout retenu les récits d'herborisation des *Confessions* et des *Rêveries du promeneur solitaire*. On oublie qu'il a esquissé un dictionnaire de botanique, inventé un système algébrique pour simplifier la désignation des plantes établie par Tournefort, entretenu une correspondance avec Linné. La simplification apportée par ce dernier avec son *Systema naturæ* qui classe les plantes selon leurs organes reproducteurs, lui fait envisager la botanique comme une propédeutique à tous les apprentissages scientifiques. Il affine cette idée en expérimentant une forme d'initiation par correspondance. Mais publiées après sa mort, en 1782, les *Lettres sur la botanique* n'ont pas connu le retentissement de ses autres écrits sur l'éducation, beaucoup plus conformistes, surtout en ce qui regarde l'éducation des femmes. Un genre didactique dédié aux femmes : les *Botaniques des dames et des demoiselles* en diffusera l'héritage au XIX<sup>e</sup> siècle.

### Julie, Sophie, et la chère cousine

Si l'on veut démêler les relations de l'éducation des femmes et de la botanique dans l'œuvre de Rousseau, il faut confronter trois ouvrages et leurs héroïnes : *La Nouvelle Héloïse* (1761) et Julie, *Émile* (1762) et Sophie, les *Lettres sur la botanique* (1771-1773) et la « chère cousine », comme la surnommait Rousseau par amitié, M<sup>me</sup> Delessert. Un roman, un traité philosophique et une correspondance unis par un tissage intergénérationnel : le roman est épistolaire, le traité basé sur une fiction, la correspondante idéalisée. La trilogie sera portée par le succès du roman : plus de 72 rééditions avant 1800.

Le préceptorat amoureux fait le sujet de *La Nouvelle Héloïse*, ainsi nommée par référence à Héloïse et à Abélard dont Saint-Preux se refuse à suivre l'exemple : il ne subornera pas son élève<sup>6</sup>. Lorsqu'on lui confie l'éducation de Julie, son premier soin est de limiter son programme d'études : « nous allons supprimer les langues [...], nous laisserons là nos éléments d'algèbre et de géométrie [...] nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne <sup>7</sup> », moins parce qu'elle est une femme qu'à cause de l'éducation négative<sup>8</sup> que le roman est chargé d'exemplifier.

La botanique n'apparaît qu'au détour d'une description métaphorique des veines de la tempe de Julie dont un peintre n'a pas su rendre la délicatesse :

Il a oublié les rameaux de pourpre qui font à cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérons un jour au jardin de Clarens<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première partie, Lettre 24, *Œuvres complètes*, XIV, 1, p. 226 : « J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avait un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connaissant aussi peu l'amour que la vertu ».

<sup>7</sup> *Ibid.*, Lettre 12, XIV, 1, p. 190.

<sup>8</sup> Cf. *Lettre à C. de Beaumont* : « J'appelle éducation positive celle qui tend à former l'esprit avant l'âge et à donner à l'enfant la connaissance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les organes, instruments de nos connaissances, avant de nous donner ces connaissances et qui prépare à la raison par l'exercice des sens », *Œuvres complètes*, VII, Écrits pédagogiques, 2, p. 1199-1200.

<sup>9</sup> *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Seconde partie, Lettre 25, XIV, 1, p. 536.

Clarens est pour la botanique ce qu'il est pour Julie et les lectrices du roman : un dangereux Éden. Les parterres y ont été transformés en potagers. La controverse qui éclate entre Wolmar, le mari, et le narrateur, pose la problématique du désintéressement scientifique. Wolmar reproche à la botanique ses minuties : « Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, et non pour être si curieusement anatomisées<sup>10</sup> ». Ce à quoi Rousseau réplique – et signe – dans une note : « Le sage Wolmar n'y avait pas bien regardé. Lui qui savait si bien observer les hommes, observait-il si mal la nature ? Ignorait-il que si son auteur est grand dans les grandes choses, il est très grand dans les petites. (J.-J. R.) », (*ibid.*). L'argument de l'éducation religieuse sera souvent avancé pour justifier l'introduction de la botanique dans l'éducation des filles.

Dans *Émile*, Sophie n'apparaît qu'au moment où le précepteur juge son élève en âge de prendre épouse. Préparé par l'éducation négative, « son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre<sup>11</sup> ». Son éducation positive est réservée à son mari : « Oh ! l'aimable ignorance ! Heureux celui que l'on destine à l'instruire ! » (*ibid.*). En passant de l'amant au mari, la relation préceptorale renforce le pouvoir légal de ce dernier : « Elle ne sera point le professeur de son mari mais son disciple » (*ibid.*). Les compétences attribuées aux femmes découlent de ce modèle domestique qui obèrera longtemps leur accès à l'éducation supérieure et à la recherche scientifique :

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes : leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elle de faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement de ces principes<sup>12</sup>.

La science n'est consentie aux femmes qu'en fonction de leur rôle social (« Comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfants ? »<sup>13</sup>), et de leur classe :

Je ne connais pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point [...] Un homme de la première de ces deux classes ne doit pas s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul (*ibid.*).

Un modèle éducatif, donc, qui tend à reproduire l'ordre social. Pourtant Rousseau esquisse un argument qui permettra aux femmes d'étudier sans attirer l'attention : celui de la culture générale (« L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout et ne retient pas grand-chose »<sup>14</sup>).

La botanique est convoquée pour ses applications décoratives qui supposent non seulement la connaissance des plantes mais aussi celle de la géométrie requise par la mise au motif. Le dessin qui transforme la perception en représentation fait partie de l'éducation négative. Les filles y sont poussées par leur frivolité, « car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût »<sup>15</sup>. Mais – on verra quelle incidence cela aura sur la carrière des femmes peintres – Rousseau ajoute : « je ne voudrais point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustements et à faire soi-même un patron de broderie [...], cela leur suffit » (*ibid.*).

---

<sup>10</sup> *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Quatrième partie, Lettre 11, *Œuvres complètes*, XV, 2, p. 827.

<sup>11</sup> *Émile*, V, *Œuvres complètes*, VIII, Écrits pédagogiques, 2, p. 908.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 908.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 906.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 932.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 842.

Les *Lettres sur la botanique* sont, elles, exclusivement consacrées à l'initiation botanique des femmes. La petite fille est un prétexte : c'est à la mère que Rousseau s'adresse, mais son âge permet de placer l'entreprise sous le signe de l'amusement : « votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes me paraît excellente », ce qui la rend socialement acceptable<sup>16</sup>.

Conformément au précepte linnéen, les parties de la plante sont décrites dans l'ordre où elles apparaissent. La complexité est réduite : « Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes »<sup>17</sup>, puis graduée : « Puisque vous saisissez [...] si bien les premiers linéaments des plantes [...] je vais vous proposer une autre famille [...] avec un peu plus de difficultés, je l'avoue, à cause des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié »<sup>18</sup>. M<sup>me</sup> Delessert essaie de trouver des exemples des familles présentées et les renvoie à Rousseau qui corrige en validant ou en lui expliquant ses erreurs. La lettre VII fait état d'une difficulté pratique : « Voici le nom des plantes que vous m'avez envoyées [...]. J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je suis en doute, parce que vous n'avez pas eu soin d'y mettre des feuilles avec la fleur et que le feuillage est souvent nécessaire pour déterminer l'espèce »<sup>19</sup>. La lettre VIII y répond en enseignant comment fabriquer un herbier.

Seule partie authentiquement expérimentale de l'œuvre éducative de Rousseau, ces lettres sont un exemple unique de mise en scène didactique, c'est-à-dire d'organisation des savoirs en fonction des apprenants.

### Les *Botaniques des dames et des demoiselles*

Les *Botaniques des dames et des demoiselles* sont des traités de vulgarisation qui adaptent au livre la didactique rousseauiste<sup>20</sup>. Elles en gardent la cible : les femmes et leurs filles, et le ton, galant et mondain. Leurs auteurs sont des hommes, écrivains spécialisés dans la vulgarisation scientifique. La plus rééditée au XIX<sup>e</sup> siècle (1852, 57, 67, 86, 99) est la *Botanique moderne des dames* qui figure en annexe des célèbres *Fleurs animées* de Grandville (1847). Son auteur, qui signe le comte Fœlix, est le polygraphe Louis-François Raban, également auteur du *Traité d'horticulture* qui suit. L'introduction d'Alphonse Karr est illustrée par la *Pervenche desséchée*, une pâle jeune fille coiffée de la corolle de la fleur et portant une robe ornée de la tige et des feuilles, déposée dans l'herbier comme dans un cercueil. Référence à Rousseau, dont la pervenche est la fleur emblématique, celle qu'il a cueillie avec M<sup>me</sup> de Warens, elle fait écho à la charge satirique de Karr contre les savants qui « assassinent, aplatissent, écrasent, dessèchent, les fleurs, leur ôtent leur parfum et leur couleur »<sup>21</sup> et évoque l'enjeu de la démarche vulgarisatrice : faire entrer dans la science sans couper de la vie. L'introduction se clôt sur une interdiction paradoxale : « Arrêtez-vous – N'allez pas plus loin par le livre, on vous trompe »<sup>22</sup> qui n'a pour but que de donner envie de la transgresser, autre référence à Rousseau, qui, dans *Émile*, organise les situations d'apprentissage de façon à donner à l'élève l'impression qu'il apprend de sa propre volonté.

<sup>16</sup> *Lettres sur la botanique*, lettre 1, *Œuvres complètes*, XI, Écrits sur la botanique, p. 137.

<sup>17</sup> *Ibid.*, lettre 3, XI, Écrits sur la botanique, p. 146.

<sup>18</sup> *Ibid.*, lettre 2, XI, Écrits sur la botanique, pp. 141-142.

<sup>19</sup> *Ibid.*, lettre 7, XI, Écrits sur la botanique, p. 173.

<sup>20</sup> Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? », dans Marijn Kaplan, Perry Gethner eds. *Women in French Studies, Special Issue Women in the Middle*, 2009, p. 55-64.

<sup>21</sup> Comte Fœlix, *Botanique et horticulture des dames*, dans Jean-Jacques Grandville, *Les fleurs animées*, Paris, Gabriel de Gonet, 1852, p. I.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. IV.

*L'herbier des demoiselles ou Traité complet de botanique* d'Edmond Auduit, bachelier ès-sciences, chirurgien de la Marine Royale (1848), est plus complet. Sa forme est résolument didactique : un résumé récapitulatif destiné à faciliter la mémorisation termine chaque chapitre et l'auteur l'a fait tester dans des pensionnats avant de le publier. Il utilise le binôme linnéen sans crainte d'effaroucher les femmes<sup>23</sup>.

Le vulgarisateur n'est donc pas le successeur du précepteur rousseauiste, mais un producteur d'outils didactiques. Son domaine est celui de la transposition didactique. « Notre but n'est point de réformer ni d'agrandir la science, mais bien de l'exposer d'une façon particulière » affirme Audouit<sup>24</sup>. Il cite sa source : le *Cours élémentaire de botanique générale* d'Achille Richard (1836), et situe clairement son originalité : en contradiction avec le Rousseau professeur de botanique mais en accord avec le Rousseau pédagogue, il a décidé de commencer par la fleur, cette « marche [lui] semblant plus susceptible de piquer la curiosité », (*ibid.*).

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les cadres théoriques sont stabilisés, l'exploration du végétal visible presque terminée. La botanique peut faire l'objet d'une transmission didactique, même si elle offre encore des perspectives de découvertes dans le microscopique. Les *Botaniques des dames et des demoiselles* sont les seuls ouvrages de vulgarisation disponibles, pour les garçons comme pour les filles, et plus tard les ouvriers<sup>25</sup>. L'utilisation de la fleur comme accroche pédagogique, régression du point de vue de l'histoire de la botanique qui a mis des siècles à se débarrasser de la prégnance de la forme florale, mais choix fondateur pour la didactique, a contribué à la fois à dissocier la recherche de l'enseignement et à déféminiser la botanique.

## Botanique et professionnalisation des femmes

*Filles de Linné* comme les surnomme Pascal Duris<sup>26</sup> mais surtout filles de Rousseau, les femmes botanistes ont connu l'un à travers l'autre et ne les dissocient pas. Madame Roland (1754-1793) préfère les *Lettres sur la botanique* de Rousseau aux cours d'histoire naturelle du jardin du Roi, (*ibid.*).

Rousseau a installé la botanique dans la culture en l'articulant aux pratiques sociales. Jardinage, bouquets offerts, reçus, portés, peints et imprimés, impliquent les femmes et font sens pour elles, parfois douloureusement. M<sup>me</sup> de Genlis pense qu'elles « doivent renoncer aux fleurs « emblème naturel de la fraîcheur et de la jeunesse » avant trente-quatre ans<sup>27</sup>. Les premiers métiers que la botanique ouvre aux femmes sont ceux qui l'exploitent à des fins décoratives et artistiques.

Les sociétés savantes fondées entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque du néo-linnéisme – en réaction à la méthode naturelle de Jussieu jugée trop compliquée –, redonnent à la botanique le statut de divertissement sérieux qui était le sien à l'époque de Rousseau. Les femmes sont admises dans les sociétés linnéennes, mais seulement à titre de collaboratrices de leurs pères, frères et maris. Béatrix Potter (1866-1943) n'est pas autorisée à assister à la séance du 1<sup>er</sup> avril 1897 de la

---

<sup>23</sup> Nicole Biagioli, *art. cit.*, p. 56.

<sup>24</sup> Edmond Audouit, *L'herbier des demoiselles, ou Traité complet de la botanique présentée sous une forme nouvelle et spéciale*, Allouard et Kaepelin, Paris, 1848, p. 7.

<sup>25</sup> Nicole Biagioli, *art. cit.*, p. 58.

<sup>26</sup> Pascal Duris, « Le culte de Linné », *Pour la Science*, n° 26, février-mai 2006, p. 102.

<sup>27</sup> Citée par Christine Velut, *La rose et l'orchidée, Les usages sociaux et symboliques des fleurs à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, Découvrir, 1993, p. 265.

*Linnean Society* de Londres à laquelle sont présentés ses travaux sur la propagation du lichen<sup>28</sup>. La recherche et l'enseignement ne s'ouvrent complètement à elles qu'à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Les artistes

Le sentiment de la nature développé par le pré-romantisme se caractérise par une plus grande attention portée à la réalité (d'où la précision botanique), mais aussi par un besoin d'épanchement du moi, en total contraste avec la réserve classique<sup>29</sup>.

Au confluent de ces deux tendances se trouve le code symbolique floral qui permet d'exprimer les sentiments au moyen de bouquets<sup>30</sup>, traduit dans des dictionnaires : les *Langages des fleurs*, dont le premier et le plus célèbre est dû à Charlotte de Latour, pseudonyme de Louise Cortambert, épouse du géographe Eugène Cortambert.

La peinture de fleurs est le moyen pour les femmes de pénétrer le milieu, très masculin, de l'art. Elles s'y forment en prenant des leçons privées ou en s'inscrivant dans les *Classes de fleurs*, créées dans les écoles des Beaux-Arts pour former les dessinateurs de fabrique. À Lyon, elles ne pourront le faire qu'en 1906 –quoique certaines soient *fabricantes*–, alors qu'à Paris, la plupart des élèves de Redouté sont des femmes<sup>31</sup>. Cette résistance s'explique par l'importance des dessinateurs dans l'industrie lyonnaise. La stimulation de la consommation dépend de leur capacité à se renouveler. Claudia Bret-Charbonnier, Marie Hodieux-Belous et Thérèse Guérin contournent l'interdit en s'inscrivant dans les écoles municipales qui admettent les femmes et ouvrent bientôt leurs propres ateliers qui connaissent une forte fréquentation féminine.

La base de la spécialité est le dessin botanique aquarellé. Certaines auteures le transposent dans des œuvres de fiction pour la jeunesse. Beatrix Potter crée en 1912 le personnage de *Peter Rabbit*, dont l'environnement végétal est très réaliste. Cicely Mary Barker (1895-1975) personnifie les fleurs avec des elfes et des fées et les fait parler pour apprendre aux enfants à reconnaître les plantes, leurs noms, et les lettres qui les composent<sup>32</sup>.

Au XIX<sup>e</sup>, l'aquarelle est réputée féminine et la peinture à l'huile virile. Dans la nouvelle de Zola *Mme Soudis* (1880), la femme finit par si bien copier le style de son mari qu'elle peint à sa place. L'échange des rôles est complet lorsqu'elle signe à sa place et qu'il se met à l'aquarelle. La conquête de la peinture à l'huile par les femmes est mal admise. On leur reproche tantôt d'être trop timorées (ex : « Tout y est bien ordonné, on sent un effort consciencieux et constant »), à propos de Marie Barbaud-Koch en 1898<sup>33</sup>, tantôt de ne pas l'être assez (ex : « Ses roses dans un vase [...] sont peintes presque virilement avec trop de sans-gêne peut-être »), à propos d'Elise Puyroche-Wagner en 1876<sup>34</sup>. Une situation qui met en abyme celle de la profession tout entière. Déconsidéré par l'aspect reproductif de son travail, le dessinateur de fabrique aspire à devenir peintre mais y parvient rarement. La décadence de la soierie, due à l'évolution de la mode vestimentaire, et les révolutions picturales de la fin du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>28</sup> Il faudra encore attendre soixante-seize ans pour qu'une femme, Irène Manton, spécialiste de génétique végétale, préside cette société (de 1973 à 1976). Il n'y en a pas eu d'autres depuis.

<sup>29</sup> Brigitte et José Luiz-Diaz, « Le siècle de l'intime », dans *Pour une histoire de l'intime*, sous la dir. d'Anne Coudreuse et François Simonet-Tenant, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 117-148.

<sup>30</sup> Nicole Biagioli, « Dites-le avec des fleurs : le code symbolique floral ou comment construire les émotions en discours en se passant des mots, *Semen* n°35, avril, coord. Ida Hekmat, Raphaël Micheli, Alain Rabatel, *Les émotions en débat : modes de sémiotisation et fonctions argumentatives*, 2013, p. 123-149.

<sup>31</sup> *Fleurs de Lyon (1807-1917)*, catalogue de l'exposition, Musée des Beaux-Arts, Lyon, 1982, p. 24.

<sup>32</sup> Cicely Mary Barker, *A Flower Fairy Alphabet*, [1934], London, Penguin Books, 2012.

<sup>33</sup> *Fleurs de Lyon (1807-1917)*, catalogue de l'exposition, Musée des Beaux-Arts, Lyon, 1982, p. 58.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 270.

siècle rétrogradent la peinture de fleurs au statut de passe-temps féminin. De fait, beaucoup de femmes peintres de fleurs décorent des objets. Madeleine Lemaire (1845-1928) dont Dumas fils disait : « c'est elle qui a créé le plus de roses après Dieu »<sup>35</sup> doit sa réputation à ses éventails.

La littérature réaliste et naturaliste répercute les évolutions socio-culturelles, et donc les pratiques florales. Mais le point de vue change selon que l'auteur est homme ou femme, botaniste ou pas. Dans *Les illusions perdues* (1843), Lucien de Rubempré essaie vainement de publier un recueil de sonnets intitulé *Les marguerites*. Dans *Le lys dans la vallée* (1836), Félix de Vandenesse et Henriette de Morsauf communiquent par bouquets chiffrés. Pour Balzac (1799-1850), la symbolique florale appartient à un monde révolu. Il ne remonte jamais jusqu'à ses fondements botaniques. Au contraire George Sand (1804-1876) avait reçu une solide formation du botaniste Jules Néraud. Dans *André* (1835), elle raconte les malheurs de Geneviève, grisette spécialisée dans le façonnage des fleurs artificielles, qui emprunte des livres de botanique et de géographie au héros éponyme du roman, sortant ainsi de sa condition. Sa description du travail de la façonnrière qui va jusqu'à prévoir de légères imperfections pour rendre ses fleurs artificielles est une réfutation implicite de la thèse du conformisme féminin.

## Les savantes

Rousseau est à l'origine des deux types de carrière intellectuelle ouvertes aux femmes par la botanique : l'éducation et la recherche. Les *Lettres sur la botanique* inaugurent une démarche d'éveil que l'on retrouve encore de nos jours dans la pédagogie Montessori, avec ses puzzles botaniques qui accoutument les enfants à la forme des fleurs et des plantes, et son cabinet de botanique renfermant un jeu de formes de chaque famille. Ils font partie du matériel sensoriel qui sert d'appui à la *Pédagogie scientifique* mise au point par Maria Montessori (1870-1952). Montessori, une des premières femmes en Italie à obtenir le diplôme de médecine en 1896, pionnière de l'éducation nouvelle et de l'éducation spécialisée, se réclame des idées pédagogiques de Rousseau. D'autre part, en prédisant à ses élèves qu'elles pourraient si elles persévéraient, « être, seules de leur sexe avec Mad<sup>e</sup>. La Duchesse de Portland, au très petit nombre des vrais botanistes »<sup>36</sup>, Rousseau reconnaît aux femmes le droit de faire carrière dans la botanique. Ce droit mettra du temps à passer dans les faits. Le processus se fera en deux temps : reconnaissance des sociétés savantes, puis passage du statut de chercheur privé à celui de chercheur public, dans un système universitaire qui modifie profondément le statut de la recherche.

La première carrière scientifique dans laquelle les femmes se signalent est l'exploration. Elles découvrent des espèces, les attestent et les diffusent par leurs dessins. Jeanne Baret (1740-1807), accompagnée Commerson, déguisée en homme, dans l'expédition de Bougainville (1768) et découvre avec lui la flore de Madagascar. Un siècle plus tard, Marianne North (1830-1890), fille d'un membre du Parlement anglais, peint la flore australienne à la demande de Darwin<sup>37</sup>. Les fonctions de maintenance et de valorisation des collections permettent aux femmes de mettre un pied dans l'université. Mais Elisabeth Britton Smith (1858-1934), épouse du botaniste et géologue Nathaniel Britton, n'obtiendra jamais de poste à l'université Columbia de New York où elle enseigne et gère bénévolement la collection de mousses, malgré ses 350 publications.

---

<sup>35</sup> Cf. George D. Painter : *Marcel Proust, 1871-1903 : les années de jeunesse*, Paris, Mercure de France, 1967, p. 152. Madeleine Lemaire, dont le salon était célèbre, est l'un des modèles dont Proust s'est inspiré pour Madame Verdurin.

<sup>36</sup> *Lettres sur la botanique*, lettre 6, XI, *Écrits sur la botanique*, p. 172.

<sup>37</sup> *Exploratrices intrépides, Margaret Mee, Marianne North, œuvres des collections des Royal Botanic Gardens, Kew*, catalogue de l'exposition à la Mona Bismarck Foundation, 2007, p. 119-129.



Le développement des laboratoires de botanique dans les universités a eu pour effet de disqualifier les chercheurs amateurs, hommes comme femmes<sup>38</sup>. La botanique cesse d'être une science de plein air pour devenir une science expérimentale. L'accès des femmes botanistes aux responsabilités universitaires est un signe indiscutable de reconnaissance. Carrie Derrick (1862-1941) qui enseigne la morphologie et la génétique botanique à l'université Mac Gill est la première professeure d'université nommée (en 1912) au Canada. L'admission des femmes dans l'université comme étudiantes précède leur admission comme enseignantes. Elle se produit avec de légers décalages entre les pays – 1869 à Cambridge, 1873 à l'université de Boston, 1880 à la Sorbonne, 1884 à Mac Gill – qui retentissent sur les carrières. Les étudiantes sont soumises à la même injonction paradoxale que les artistes. On les juge trop frivoles pour les études tout en redoutant qu'elles y perdent leur féminité<sup>39</sup>.

Au départ formées par les hommes de leur entourage, comme la française Aimée Antoinette Camus (1879-1965), fille du botaniste Edmond Gustave Camus, qui se spécialise dans l'étude des orchidées et l'anatomie végétale sous l'influence de son père, les scientifiques ont franchi une étape décisive lorsqu'elles commencent à se former entre elles, à l'instar de leurs consoeurs peintres. Agnès Robertson Arber (1879-1960) rencontre Ethel Sargent (1816-1918), spécialiste de l'anatomie des embryons végétaux, lors d'une animation au club scientifique de son école. Celle-ci l'accueille dans son laboratoire privé. Elles publient ensemble un article sur les germes des herbes. Arber mènera à terme un projet de Sargent, un manuel de botanique intitulé *The Monocotyledons* qui paraît en 1925 avec 140 illustrations de sa main.

A partir du XX<sup>e</sup> siècle, les carrières suivent l'évolution de la botanique vers la biologie et la génétique<sup>40</sup>. Les Japonais vouent encore maintenant un véritable culte à Kathleen Drew Baker (1901-1957) qui a transformé leur économie en maîtrisant la reproduction artificielle du *nori*<sup>41</sup>. La botanique classique continue pourtant d'inspirer les photographes comme Imogène Cunningham (1883-1976) dont la *Tower of jewels* (1925) est un bouton de magnolia grossi, et les peintres comme Catherine Ernst, artiste suisse contemporaine qui a collaboré avec Michel Butor pour deux livres d'artistes sur la flore alpine<sup>42</sup>.

## Conclusion : femmes et botanique, une co-évolution ?

On assiste actuellement à un renouveau de la botanique classique dans le domaine de l'écologie, avec des disciplines telles que le génie botanique, qui tente de reconstituer les paysages naturels, les biotechnologies végétales, la phytopathologie, etc. Répercussion dans la sphère scientifique d'un phénomène culturel plus large, qu'on pourrait qualifier de "post-post rousseauisme"<sup>43</sup>. Un nouveau sentiment de la nature se fait jour, centré, à la différence du post-rousseauisme, moins sur l'expression

---

<sup>38</sup> John Endersby, *Victorian Botany: An Introduction*, consulté le 18/08/2013. <http://www.victorianweb.org/science/botany/1.html>

<sup>39</sup> Nicole Biagioli, *art. cit.*, p. 57.

<sup>40</sup> Joëlle Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Paris : Delachaux et Niestlé, 2004, p. 208.

<sup>41</sup> Actuellement l'algue alimentaire la plus consommée au monde. Sa teneur en protéines (plus de 30%) lui permet de remplacer soja, viande et œufs dans l'alimentation.

<sup>42</sup> Nicole Biagioli, « La poétique florale de Michel Butor et Catherine Ernst », dans Hugues Azérad, Michael Kelly, Nina Parish, Emma Wagstaff éd. *Chantiers du poème / Prémises et pratiques de la création poétique en français*. Berne, Peter Lang, Modern French Identities, 2012, p. 203-209.

<sup>43</sup> On trouvera trace de cette tendance dans le billet du 27 juin 2012 : Rousseau et l'écologie, publié par Alain Lipietz, membre d'Euroécologie les verts, dans le *Nouvel Observateur*. <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20120625.OBS9500/rousseau-et-l-ecologie-par-alain-lipietz.html>

du moi que sur la relation du soi au monde. Il inverse la relation de protection entre la nature et l'homme. C'est l'homme (au sens d'espèce humaine) qui prend soin de la nature. La métaphore du maternage des plantes prend une valeur beaucoup plus générale. En anglais d'ailleurs, "pépinière" se dit "nursery".

Décoration florale, médecine par les plantes, langage des fleurs ne sont plus uniquement des sujets de la presse féminine. Les cartes postales avec des photos artistiques de plantes ou des bouquets de vœux symboliques se vendent à des millions d'exemplaires, certaines signées par des femmes, d'autres par des hommes. La présence des femmes dans les laboratoires et sur le terrain paraît désormais normale, même si on peut regretter qu'elle ne soit pas plus importante. Toutefois les chercheurs en biologie végétale, sans distinction de sexe ni de spécialité, passent plus de temps à faire tourner des programmes informatiques qu'à observer les plantes, fût-ce au microscope.

Faut-il en conclure que la botanique et ses applications se sont déféminisées ? Nous ne le pensons pas. L'histoire de l'éducation botanique des femmes confirme que les choix professionnels sont, comme le rapport aux savoirs, influencés par l'imaginaire symbolique affectif et sexué des individus, tout autant que leurs motivations utilitaires et intellectuelles.

Les enquêtes des anthropologues<sup>44</sup>, montrent que la relation des femmes aux plantes ne s'explique pas uniquement par l'intériorisation des stéréotypes sociaux. La plante est un objet naturel qui participe à la construction de leur image de soi positive (décision dans les rapports amoureux, maintien de la lignée, éducation des enfants, cueillette et jardinage) comme négative (vieillesse, solitude). Cette constante anthropologique explique qu'elles continuent à être attirées par les carrières artistiques ou scientifiques liées aux plantes tout autant que les hommes, mais pour des raisons qui ne tiennent pas au même côté du désir.

## Bibliographie

### *Corpus*

Edmond Audouin, *L'herbier des demoiselles, ou Traité complet de la botanique présentée sous une forme nouvelle et spéciale*, Allouard et Kaepelin, Paris, 1848.

Honoré de Balzac, *Les illusions perdues*, [1843], Hauman et Cie, Bruxelles, 1859.

Honoré de Balzac, *Le lys dans la vallée*, [1836], Charpentier, Paris, 1859.

Cicely Mary Barker, *A Flower Fairy Alphabet*, [1934], London, Penguin Books, 2012.

Louis-François Raban, alias *comte Fœlix*, *Botanique moderne des dames, Horticulture des dames*, dans Jean-Jacques Grandville, *Les fleurs animées*, de Gonet, Paris, 1852.

Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, Édition thématique du Tricentenaire, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric. S. Eigeldinger, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 2012.

George Sand, *André*, [1835], Hauman et Cie, Bruxelles, 1842.

Émile Zola, *Madame Soudis*, [1880], Charpentier, Paris, 1929.

---

<sup>44</sup> Voir ce que Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 22, dit des Achuar : « Dans l'esprit des Indiens, le savoir-faire technique est indissociable de la capacité à créer un milieu intersubjectif où s'épanouissent des rapports réglés de personne à personne, entre le chasseur, les animaux et les esprits maîtres du gibier, et entre les femmes, les plantes du jardin et le personnage mythique qui a engendré les espèces cultivées et continue jusqu'à présent d'assurer leur vitalité ».

## Ouvrages de référence

- Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? », dans Marijn Kaplan, Perry Gethner eds. *Women in French Studies, Special Issue Women in the Middle*, 2009, p. 55-64.
- Nicole Biagioli, « La poétique florale de Michel Butor et Catherine Ernst », dans Hugues Azérad, Michael Kelly, Nina Parish, Emma Wagstaff (éds.). *Chantiers du poème / Prémises et pratiques de la création poétique en français*. Berne, Peter Lang, Modern French Identities, 2012, p. 193-211.
- Nicole Biagioli, « Dites-le avec des fleurs : le code symbolique floral ou comment construire les émotions en discours en se passant des mots, *Semen* n°35, avril, coord. Ida Hekmat, Raphaël Micheli, Alain Rabatel, *Les émotions en débat : modes de sémiotisation et fonctions argumentatives*, 2013, p. 123-149.
- Henri Cheyron, entrée « Botanique » dans le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 2006, p. 93-107.
- Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Brigitte et José Luiz-Diaz, « Le siècle de l'intime », dans *Pour une histoire de l'intime*, sous la dir. d'Anne Coudreuse et François Simonet-Tenant, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 117-148.
- Pascal Duris, « Le culte de Linné », *Pour la Science*, n° 26, février-mai 2006, p. 102-111.
- John Endersby, *Victorian Botany: An Introduction*, consulté le 18/08/2013.  
<http://www.victorianweb.org/science/botany/1.html>
- Exploratrices intrépides, Margaret Mee, Marianne North, oeuvres des collections des Royal Botanic Gardens, Kew*, catalogue de l'exposition à la Mona Bismarck Foundation, 2007.
- Fleurs de Lyon (1807-1917)*, catalogue de l'exposition, Musée des Beaux-Arts, Lyon, 1982.
- Joëlle Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Paris : Delachaux et Niestlé, 2004.
- George Duncan Painter : *Marcel Proust, 1871-1903 : les années de jeunesse*, Paris, Mercure de France, 1967.
- Christine Velut, *La rose et l'orchidée, Les usages sociaux et symboliques des fleurs à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Larousse, Découvrir, 1993.